Décobert Christian, Empereur Jean-Yves (dir.), *Alexandrie médiévale 1*

Le Caire, IFAO, 1998, 114 p.

Dans cet ouvrage, sont publiés huit textes présentés lors d'une Journée d'étude qui s'était tenue à l'IFAO en topographie, surtout religieuse, d'Alexandrie depuis la période post-antique (avant la conquête arabe) jusqu'à la fin de la période mamelouke (du VIe au XVIe siècle). Deux axes ont été privilégiés : d'une part la question de la christianisation de la ville (Annick Martin, Jean Gascou et Maurice Martin), d'autre part celle du devenir (économique, religieux et architectural) de cette cité à l'époque musulmane (devenir étudié par des archéologues, Véronique François et Roland-Pierre Gayraud ; et par des historiens, Christian Décobert et Doris Behrens Abouseif).

Il y a en outre le travail de Moustafa Anouar Taher sur les séismes à l'époque médiévale, qui donne à Christian Décobert l'occasion d'une réflexion sur l'utilisation des sources. C.D. émet en effet l'hypothèse paradoxale que la relation des séismes, si précise (nombre de maisons détruites, d'incendies, de personnes tuées...) que font les chroniqueurs médiévaux, rend compte d'une représentation où le désordre (ici les séismes, ailleurs les épidémies, les famines et autres fléaux) est un signe de Dieu : « Comment rendre compte de ces catastrophes, sinon par un discours absolument convenu, où les chiffres ne signifient que le phénomène catastrophique, où la répétition topique n'exprime qu'une étrangeté absolue ? (...) la précision des chiffres ne doit pas être comprise comme une volonté de rendre le vrai mais comme une distance ménagée avec un événement hors de l'humain ». Les sources sont, ici, positives (on est même tenté d'écrire « objectives »). Ne pourrait-on pas émettre plutôt l'hypothèse que le même auteur peut, tout à la fois, se faire une représentation donnant une large place au supra-naturel et, dans le même temps, rendre compte de certains aspects de ces phénomènes de manière tout à fait positive ?

Cette réflexion sur le statut des sources se poursuit grâce aux approches sur la christianisation d'Alexandrie d'Annick Martin et de Jean Gascou. Les résultats de leurs recherches divergent (mais sur la forme, un point commun : termes grecs et citations latines, sans translittération ni traductions ; si les arabisants faisaient de même...). A.M., qui étudie les processus de transformation de la *megalopolis* à la *philochristos polis* (ou comment s'est opérée la christianisation du territoire urbain), voit une permanence de la topographie religieuse, les chrétiens auraient installé leurs lieux de culte sur les sites des cultes païens. De son côté, J.G., dont l'article propose une méthode de lecture des sources hagiographiques, écrit que « la topographie chrétienne alexandrine est une topographie nouvelle, ayant peu, sinon rien retenu des religions précédentes » (p. 36). Plutôt que de considérer qu'il s'agit d'une divergence sur l'interprétation factuelle, Christian Décobert considère que l'approche méthodologique est en cause : l'une recherche la cohérence des sources, l'autre pointe leur incohérence. Empathie avec sa source (la littérature hagiographique) pour l'une, dénonciation pour l'autre. Ainsi C.D. argumente de façon convaincante : l'enjeu, lors de la christianisation de l'Égypte, est de récupérer l'efficacité des sites cultuels précédents, soit par la destruction, et la réinstallation ailleurs, soit par l'occupation (avec ou sans destruction) du site, les deux attitudes étant les deux versants d'une même représentation de l'existence d'un transfert d'effluve divin des sanctuaires antérieurs aux nouveaux. C.D. fait remarquer que le travail de Maurice Martin sur l'islamisation de l'Égypte laisse penser que les musulmans ne se représentaient pas les choses ainsi et que la destruction des lieux de culte de la religion précédente ne constituait pas alors un enjeu.

Les divergences entre les auteurs continuent avec la question de savoir si, à l'époque musulmane, Alexandrie était centrale ou marginale. R.P. Gayraud et V. François concluent que l'activité économique de la ville fut intense jusqu'à l'époque mamelouke alors que Christian Décobert voit le déclin plus précoce. Auteur de l'article sur la topographie de la ville au XIIIe siècle ainsi que de l'introduction, C.D. se sort bien de cette situation difficile et prend de la hauteur par rapport au débat où il est impliqué en considérant les problèmes de méthode. Alexandrie, capitale économique sans être capitale politique, ne peut, comme l'explique très clairement C.D., faire passer les richesses provenant du commerce international dont elle est un des phares méditerranéens, comme capital culturel : l'appareil institutionnel manquait et « ses marchands n'ont pas eu le pouvoir de façonner la ville ».

Mais C.D. est à nouveau partie prenante dans le débat lorsqu'il étudie la valeur heuristique de la céramologie : « la céramique semble n'être qu'un indice économique indirect. La richesse ou la variété d'un corpus céramique sur un site donné n'est pas le signe *direct* de la prospérité ou de l'importance de ce site car tout dépend de l'usage qui est fait de cette céramique ». Autrement dit, peut-on se fier à ce corpus pour tirer des conclusions sur l'histoire (ici économique) de la ville ? Circulation ou utilisation sur place ? Le nombre pléthorique de ces céramiques est peut-être le signe que la question n'est pas aussi épineuse à Alexandrie qu'elle l'aurait été dans une oasis reculée où l'on aurait comme corpus céramique que quelques assiettes. Car si « l'absence de produits importés ne signifie pas forcément une absence de relations (avec les pays exportateurs) » (Gayraud, p. 68), à l'inverse, la présence de matériel importé en est la marque. Et ce matériel est important, il est même en augmentation dans la seconde moitié du XIVe siècle. Au XVe siècle, importations hispaniques, puis italiques, sont le signe des relations avec les villes commerçantes de Méditerranée occidentale.

BCAI 17 (2001) Décobert Christian, Empereur Jean-Yves (dir.) : Alexandrie médiévale 1, recensé par Sylvie Denoix
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Après le XVIIe siècle, la stratigraphie correspondante ayant disparu, l'archéologie ne peut plus donner de réponses. Si les historiens sont en mesure de trouver des sources textuelles, les lacunes pourront être comblées car le matériel archéologique est limité : non seulement il manque les couches tardives de la stratigraphie mais, en outre, il s'agit de fouilles de dépotoirs, non pas de celle d'un tissu urbain qui donnerait des informations sur l'histoire de la ville. Enfin, si le matériel trouvé est importé, il éclaire sur les relations commerciales mais pas sur la production locale.

L'histoire est enfin sollicitée par Christian Décobert et Doris Behrens Abouseif. Le premier propose une étude d'Alexandrie au XIIIe siècle à partir de la chronique d'al-Mākin b. al-ʻAmīd, et aussi à partir des travaux de Martina Müller-Wiener [(1)] et de la critique qu'en a fait Jean-Claude Garcin [(2)], ainsi qu'à partir de documents iconographiques, prémisses des cartes. Le processus de dépossession des notables locaux par le pouvoir central des fonctions juridiques et de la *ḥisba* engendre des crises : dans son interprétation, C.D. avance la prégnance des facteurs économiques, où le pouvoir central était dans une logique « de marginalisation de la ville et de ses notables afin que le lieu devienne l'une des portes d'un sultanat économiquement très centripète » (78). Le déclin d'Alexandrie a donc été programmé par un pouvoir central jaloux des pouvoirs locaux. Le déplacement du centre de gravité de la ville vers le nord est ensuite examiné, il a pour cause les fondations religieuses du XIIIe siècle, notamment des *ribāṭ*-s. La marginalisation d'Alexandrie face au pouvoir central et sa nouvelle centralité religieuse ne sont pas antinomiques, au contraire, pour C.D., c'est cette marginalisation même par le pouvoir qui a permis l'éclosion des formes religieuses indépendantes que furent les *ribāṭ*-s.

Doris Behrens Abouseif décrit, d'après la relation du voyageur turc Evliya Çelebi, l'architecture médiévale d'Alexandrie, à savoir l'enceinte et les mosquées. L'enceinte existait au VIIe siècle lorsque les conquérants musulmans ont assiégé la ville, elle a été restaurée plusieurs fois par les Fatimides, Evliya Çelebi a vu des inscriptions l'attestant. Après le tremblement de terre de 1302, le pouvoir mamelouks se préoccupa de la restauration de cette muraille comme le fit plus tard le pouvoir ottoman. Quant au fort de Qāytbāy, un voyageur occidental du XVe siècle prétend que son architecte aurait été allemand, ce que n'infirme pas D.B.A. L'architecture des mosquées est étudiée grâce aux sources iconographiques du XVIIIe siècle, à la relation d'Evliya Çelebi et à l'observation des vestiges actuels. L'auteur propose une analyse stylistique des monuments pour les différentes époques. Ceux postérieurs à l'époque mamelouke suivent une tradition locale, mâtinée d'influences tunisiennes, notamment en ce qui concerne le décor, en carreaux de céramiques. D'une manière générale, le style « provincial » évolue, à Alexandrie, moins vite qu'au Caire et D.B.A. donne une explication : le pouvoir Cairo-centré a absorbé l'essentiel des ressources en termes de main d'œuvre pour les constructions de la capitale.

Quelques étonnements enfin : Est-ce par volonté pédagogique qu'*iqṭāʻ* est traduit par « fief » (p. 73, 80) ? Si ce terme est effectivement compris de tous les lecteurs occidentaux, il renvoie à une réalité tellement différente de celle que recouvre l'*iqṭāʻ* – territorialisée (dans le sens où le seigneur attributaire y réside, contrairement au bénéficiaire de l'*iqṭāʻ*), appropriée, héréditaire – qu'il ne peut qu'induire le lecteur non averti en erreur. Autres étonnements : pourquoi qualifier (p. 87) l'Arsenal, le *Dār al-ṣināʻa*, d'atelier ? Considérer les *khanqāh*-s comme des *mawqūf*-s, dont les usufruitiers auraient été les soufis (p. 80), alors que ces fondations coûtaient de l'argent et avaient besoin de *mawqūfāt ?* Pourquoi enfin transcrire (p. 74) le *ṯuġr*, cette place de confin, *thaghr* ?

Sylvie Denoix
CNRS – IREMAM

(1) Eine Stadtgeschichte Alexandrias von 514/1169 bis in die Mitte des 9/15 Jahrhunderts. Verwaltung und innerstädtische Organisationsformen. Klaus Schwarz Verlag, Berlin, 1992.
(2) *Bulletin Critique* 12, p. 151-154.

BCAI 17 (2001) Décobert Christian, Empereur Jean-Yves (dir.) : Alexandrie médiévale 1, recensé par Sylvie Denoix
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net